



BRUNO CUNNIAH

Université de Maurice

 <https://orcid.org/0000-0002-5226-8506>

Entre l'ouverture et le cloisonnement : paternité monoparentale dans *Manger l'autre* d'Ananda Devi

Role Adjustment and Fragmentation of the Single Fatherhood
in Ananda Devi's *Manger l'autre*

ABSTRACT: *Manger l'autre* (2018), a complex portrayal of contemporary paternity, is full of ambiguities when it comes to the role of the father in his daughter's dramatic descent into hell. Far from the tormentors present in *La Vie de Joséphin le Fou* (2003) or in *Le Sari vert* (2009), the father figure is here associated with love and empathy. And yet, none of those qualities can absolve men in Ananda Devi's world. In yet another stigmatization of patriarchy, the novelist transports us into the morbid world of obesity, school based harassment as well as the reservoirs of hate that lie within social media. In this context, this paper attempts to show the various techniques used by Ananda Devi to reach her main objective: the failure of the father whatever he does.

KEY WORDS: single-parent families, father, obesity, sex, social media

Tout comme Phèdre, dont l'émergence de l'ombre lors de son apparition initiale sur scène est annonciatrice de sa propre tragédie, l'exclusion du père des premières pages du roman intitulé *Manger l'autre* (2018) laisse présager que quoi que fasse ce dernier, la partie est perdue avant même d'avoir commencé. Cela cadre bien avec les pratiques narratives d'Ananda Devi qui ont toujours été avant toute chose, une affaire de femmes souvent inscrites dans des processus de transgression. Aussi le lecteur d'Ananda Devi ne sera-t-il nullement dépaycé dans *Manger l'autre* où tous les codes habituels de l'écrivaine sont présents mais d'une manière beaucoup plus subtile que dans ces anciennes productions. Nous retrouvons, donc, sans surprise, la vision pessimiste d'un monde triste et violent. Avec *Manger l'autre*, nous sommes transportés dans l'univers morbide de

l'hyperphagie boulimique qui finira par être exposé sur les réseaux sociaux avec toutes les dérives qui y sont associées. Point d'Indo-Mauricienne ou de femme créole de l'Indiaocéanie dans ce roman mais bien une héroïne universelle qui pourrait bien être européenne. Des quelques détails donnés par l'auteure, nous découvrons qu'il s'agit d'une fille de seize ans dont la mère est de nationalité américaine. La jeune fille ne possède aucun nom si ce n'est des surnoms blessants tels que «La Couenne» (Devi, 2018 : 31) ou «la grosse vache» (2018 : 34). Notons qu'elle se désigne elle-même avec des termes peu flatteurs : «Larve avachie» (2018 : 44) ou «Godzilla» (2018 : 133).

À priori, nous pourrions croire que ce roman concrétise une réconciliation entre l'écrivaine mauricienne et l'image du père si présente de manière négative à travers son œuvre. En effet, alors que la mère abandonne son rôle de parent, le père se jette corps et âme dans la paternité par amour pour sa fille qui en a tant besoin. Cette dévotion envers sa fille le place dès le début dans une position qui oscille entre celle d'une «divinité» (2018 : 14) et celle d'un «esclave» (2018 : 112) selon les dires de sa fille. Or, à force de vouloir tout céder à sa progéniture, il finira par se transformer en «bourreau» (2018 : 18). Ainsi, malgré toute sa bonne volonté, ce père dévoué à sa fille, ne pourra-t-il qu'échouer lamentablement. Dans ce contexte, notre problématique consistera à dévoiler les stratégies narratives mises en place par l'écrivaine dans le but de ne pas s'éloigner du schéma idéologique que nous lui connaissons, c'est-à-dire une critique sans fard du patriarcat vu comme responsable du malheur des femmes. Plus précisément, notre étude se concentrera sur les limites de l'homme face à la paternité. Pour se faire, nous commencerons par un bref survol de la représentation du père dans l'œuvre de l'écrivaine. Puis, nous nous pencherons sur la représentation du père dans *Manger l'autre* avant d'y analyser l'échec de la paternité monoparentale.

La représentation du père

Dans sa croisade pour dénoncer les affres du patriarcat, Ananda Devi ne peut épargner le père qui est souvent perçu comme la source du mal. Dans *Le Sari vert* (2009), le père de par sa position en tant que médecin indo-mauricien est comparé à un «demi-dieu» (Devi, 2009 : 39). Une fois l'épouse assassinée, c'est au tour de la fille, Kitty, de subir la maltraitance de son père. Dans une société hindoue où la vie d'une fille ne vaut pas grand-chose comparée à celle du fils tant désiré, le Dokter va exhiber une véritable haine envers sa fille qui vit dans une tourmente perpétuelle. Pour commencer, nous devons souligner le caractère pervers du Dokter qui prend plaisir à épier sa femme de même que sa fille en train de dormir. Pour se déculpabiliser, il met en avant sa position pro-

fessionnelle : « [...] corps de Kitty qui change à treize ans, à seize ans, faire attention, ne pas se laisser découvrir, je suis médecin après tout » (2009 : 235). En sus du voyeurisme, nous retrouvons une violence quasi pathologique qu'exerce l'homme envers les femmes et surtout sa propre fille. Enfant, elle est souvent l'objet d'injures et de violence physique. Si au début il se contente de la gifler, l'escalade n'est jamais loin. Un jour, pour humilier sa fille, le Dokter lui interdit de changer ses vêtements imbibés de lait sucré et cela pendant toute la nuit. Le lendemain, il éprouve un certain plaisir à contempler ce corps féminin recouvert de fourmis noires. Lors d'une autre occasion, il regarde non sans une certaine fascination Kitty « assise par terre dans l'eau sale, les vêtements tachés par le sang qui avait giclé du poisson » (2009 : 72).

Ce père mégalomane à tendance narcissique est un modèle de l'outrance patriarcale comme le montre sa déclaration : « Quelle merveilleuse sensation que de plier une créature à sa volonté ! Le pouvoir est un flux brûlant qui inonde les veines et accélère le cœur » (2009 : 215–216). Cependant, il outrepassa ses droits en tant que père quand il abuse sexuellement de sa fille. Devi demeure allusive par rapport à ce comportement, mais elle nous laisse des indices qui parlent d'eux-mêmes :

[...] je n'accepte aucune honte, je ne suis pas coupable, Kitty, de t'avoir consolée dans notre nuit commune, d'avoir caressé ton petit corps tremblant quand tu pleurais la nuit, de l'avoir mis tout près du mien et de l'avoir inondé de l'amour d'un homme, ce ne sont pas les esprits chagrins qui y verront un quelconque mal, [...].

(2009 : 242)

Prisonnier d'une idéologie fortement imprégnée de religiosité, le père arrive à tout justifier. Dans son univers, un homme a tous les droits face à son épouse et à sa progéniture surtout si celle-ci est composée de filles. Aucune émancipation n'est permise au deuxième sexe, ce qui donne droit à des moments d'absurdité. Ainsi, le fait que la fille de Kitty est lesbienne est perçu par le Dokter comme une vengeance. Alors l'opinion que le père a de lui-même est toujours positive, celle de sa fille est différente. Même sa petite fille, Malika, le voit comme un monstre et un tortionnaire. Aussi, lors d'une petite fête après la mort du Dokter, Kitty déclare-t-elle qu'il « n'y a qu'un nom pour la violence, Père, dit-elle. C'est la violence » (2009 : 256).

Si Bissam Sobnaut, dit le Dokter, est un modèle de l'indignité paternelle, il est loin d'être un cas isolé. Patrice l'Éclairé, protagoniste de *Soupir* (2002), occupe tout comme son homologue une position privilégiée au sein de sa communauté. Cela est dû à ses compétences dans le domaine du langage, de sa capacité à jongler avec les mots et à raconter des histoires captivantes. Voilà un autre qui se prend pour un demi-dieu car il a eu le privilège de donner une deuxième

naissance à une femme en la sauvant de la noyade. Cependant, rien n'est gratuit dans la société patriarcale. Marivonne a payé de sa personne car son corps a été utilisé sans sa permission, ce qui est somme toute, une définition acceptable du viol. Dans l'ensemble, Patrice l'Éclairé est incapable d'assumer quoique ce soit : ni son amour pour Marivonne, ni son rôle en tant que père de la petite Noella. S'il lui arrive d'avouer son amour, c'est uniquement en état d'ébriété. En fait, le sort de sa fille ne l'intéresse guère. Seuls ses sentiments pour Marivonne ont de l'importance à ses yeux au même titre, oserons-nous avancer, que l'alcool et le jeu de dominos. Autant le Dokter est pétri de certitudes, autant l'Éclairé est un homme qui est déchiré entre le bien et le mal. Cela dit, c'est un homme capable de générosité quand il se lance dans la construction d'une brouette pour que Marivonne puisse arrêter de transporter sa fille handicapée sur ses épaules. Cependant, l'alcool, la ganja (cannabis) et les troubles de la personnalité ne font pas bon ménage. Le résultat est le viol et le meurtre de la fille non reconnue par le père biologique.

Une des caractéristiques principales de Patrice l'Éclairé est sa capacité à nier la réalité. Le refoulement, une mesure de préservation de soi est mise en évidence face à la tragédie de sa fille. Au début, le coupable nie les faits et essaie même de se blanchir :

Je pense à Marivonne, à son regard lorsqu'elle saura. Cela me donne mal au ventre. Elle que j'ai voulu séduire, que j'ai essayé de protéger, que j'aurais voulu épouser, à chaque fois qu'elle prononcera mon nom, si jamais elle le prononce de nouveau, ce sera pour me maudire. C'est à ça que je me suis réduit. J'ai envie de pleurer mais je sais que cela ne ferait qu'aggraver les choses. Je suis enfin devenu un homme : j'assume mes fautes.

(Devi, 2002 : 75)

Cette déclaration de l'Éclairé indique une double négation de la paternité. Non seulement refuse-t-il de reconnaître l'existence de sa fille, mais il finit par l'exclure de manière permanente de sa vie en l'assassinant. D'ailleurs, il finit par avouer avoir commis « un acte de libération et non de destruction » (2002 : 76). Cet égocentrisme dénué de remords nous ramène aux mots de Kitty : « Un mâle. Celui qui n'a pour seul but que lui-même » (Devi, 2009 : 236).

Soupir peut être perçu comme un texte sur la paternité manquée. Vers la fin du roman, le protagoniste est conscient de la monstruosité de son acte. Contrairement au Dokter, l'Éclairé reconnaît sa culpabilité, ce qui est un progrès en soi pour la cause de femmes, mais l'impardonnable a bel et bien été commis : « Ça fait quoi à un homme l'inceste, dis Bertrand ? » (Devi, 2002 : 211). Dans l'univers d'Ananda Devi, les pères ont toutes sortes d'excuses pour justifier l'oppression de filles. Le Dokter utilise la religion entre autres tandis que l'Éclairé prône la haine. Cela dit, l'absurdité la plus désuète dans la justification de la violence

envers les femmes atteint des sommets dans *L'Arbre fouet* (1997). Dans ce texte, le père condamne sa fille, Aeena, à une vie expiatoire car elle a commis un parricide dans une autre vie où elle portait le nom de Dévika. Aussi, dans l'univers de l'écrivaine mauricienne, toutes les filles semblent-elles avoir en commun un quotidien rythmé par la violence, la souffrance et l'humiliation. Dans bien des cas, le père est directement responsable de la mort de sa fille.

La représentation du père dans *Manger l'autre*

En occident, la monoparentalité paternelle n'est pas un phénomène nouveau. Face au taux élevé de mortalité des mères à une époque pas si lointaine, le veuf qui possède de jeunes enfants est relativement commun. Cependant, il est extrêmement rare qu'il élève ses enfants par lui-même vu l'aide qui lui est procurée par les familles. Récemment, la structure de la monoparentalité paternelle a changé. Si le taux de mortalité des mères a drastiquement chuté, l'instabilité conjugale est devenue la cause principale derrière les pères qui élèvent seuls leurs enfants. C'est le point de départ choisi par Ananda Devi pour son roman, *Manger l'autre*. Face à l'appétit gargantuesque de son bébé, aux nuits sans cesse interrompues et aux défilés incessants de nourrices, la mère baisse le bras et choisit la fuite : « Dès lors, il n'y a plus eu de place pour ma mère dans notre trinité. Elle a vu avec horreur ce gavage organisé et n'a pu lutter, ni contre mon père ni contre moi : face à cet assaut, ma bouche a oublié la mémoire de son sein » (Devi, 2018 : 47). Quelque part, c'est ce désistement de la mère qui permet l'entrée en scène du père comme s'il s'agissait ici d'une option providentielle. À première vue, le schéma traditionnel imposé par Ananda Devi dans ses précédents romans est mis de côté. L'écrivaine quitte l'univers de l'Indioocéanie conservatrice pour une communauté universelle et contemporaine. Pour Christine Castelain-Meunier, « on sort aussi du patriarcat industriel fondé sur la supériorité du chef de famille représentant la loi et la raison, et sur l'infériorité de la femme dépourvue de droits civiques et sociaux » (2001 : 30).

Le père dans *Manger l'autre* renvoie à des réaménagements symboliques, sociaux et culturels. Le modèle de la paternité traditionnelle exposé dans *Le Sari vert* ou dans *L'Arbre fouet* laisse ici la place à une paternité contemporaine. Cette dernière est caractérisée par un éloignement du modèle autoritaire. Les notions de concertation, d'échange et de négociation définissent le type de paternité présent dans *Manger l'autre* et tout cela dans une bonne humeur déconcertante : « Il n'est jamais triste ou fâché. Il semble heureux alors que ma mère nous a quittés, qu'il a l'entière responsabilité d'un enfant obèse, qu'il doit accomplir seul les tâches ménagères, puisque j'en suis incapable » (Devi, 2018 : 43). Ici, la paternité

est complètement assumée et parfaitement naturelle. Pour la première fois dans l'univers d'Ananda Devi, le foyer est centré sur l'enfant de sexe féminin, ce qui est une innovation en soi. Quelque part, les pères monstrueux demeurent à Maurice et à Rodrigues tandis que la paternité contemporaine devient l'apanage exclusif de la société européenne.

Face au désistement maternel, le père contemporain se doit de faire quelques ajustements dans le but de mieux réussir le passage du conjugal au paternel. Dans un foyer traditionnel, c'est généralement la mère qui supervise les enfants alors que le père subvient aux besoins financiers. Ce cliché, s'il est toujours d'actualité, n'existe pas dans *Manger l'autre*. Ici, c'est le père qui assume les fonctions perçues comme étant traditionnellement féminines aussi bien que les siennes. Dans ce contexte, la première fonction du père est de s'assurer de la supervision et de la protection de l'enfant. Face à l'obésité morbide de sa fille, il s'évertue « à être le père de filles tout à fait normales » (2018 : 57). Il fait de son mieux pour déculpabiliser sa fille qui doit faire face à un univers scolaire brutal et sans concessions envers les obèses. Son objectif initial est d'intégrer sa fille à la société ambiante. Aussi commence-t-il par lui faire prendre conscience de sa beauté : « Regardez, regardez, ment-il, comme les courbes de ce visage sont belles, et ces joues faites pour être caressées, et cette bouche pour être embrassée » (2018 : 58). Puis, il refuse l'exclusion scolaire en obligeant sa fille à participer à la journée sportive, ce qui est le comble de l'humiliation pour une enfant hors normes sur le plan de la charge pondérale. Ensuite, il considère les multiples options de la chirurgie bariatrique, mais, au bout du compte, il a peur de mettre la vie de sa fille en danger. Alors, il abandonne le projet de faire d'elle une fille comme les autres. La raison derrière ce refus d'une forme d'acharnement thérapeutique, c'est qu'il ne veut pas faire de peine à sa fille. Son objectif est d'être un bon père : « Je suis un bon père, n'est-ce pas ? » (2018 : 93).

La deuxième fonction du père est de veiller aux besoins émotionnels de l'enfant. À cause de son obésité, la fille vit en retrait de la société. Sa scolarité a été interrompue et elle n'a aucun contact physique provenant de l'extérieur. C'est pourquoi elle est extrêmement dépendante de son père pour ses besoins émotionnels. À ce sujet, Despert écrit :

[...] when the mother has left the home, the father has a considerable task. Distressed as he may very well be, he can take it for granted that the young child feels far worse... The child needs his father immediate and convincing expression of his own love and reliability. Daddy is still here, and Daddy is staying. Daddy will not leave him.

(1953 : 48)

Dans le texte, le mot qui résume le père est « divinité » (Devi, 2018 : 14). Les demi-dieux autoproclamés de l'Indiocéanie sont ici remplacés par

« Dieu le Père » (2018 : 17). Toutefois, ce dernier n'abuse jamais de sa position et c'est lui qui se met à genoux devant sa fille quand elle lui demande s'il l'aime. Pour la première fois dans l'univers de l'écrivaine mauricienne, le père incarne l'amour :

Quel est le plus grand acte d'amour que je puisse attendre de mon père ? Sa bouche sur ma joue, l'empreinte chaude y demeurant longtemps après qu'elle s'en est séparée. Ses doigts dans mes cheveux, recouvrant leur densité et leur texture. Ses rires et ses taquineries qui m'offrent l'illusion d'une vie normale.

(2018 : 44)

Dans l'absolu, le corps du père est un rempart contre le monde extérieur. D'ailleurs, c'est le seul contact humain qu'elle aura jusqu'à l'âge de seize ans, l'année de l'arrivée de son amant dans sa vie.

La troisième fonction du père dans le cadre de la monoparentalité est souvent perçue comme une source permanente de stress. En effet, il s'agit des tâches ménagères et cela inclut la préparation des repas, les courses, la vaisselle, la lessive et le nettoyage de la maison. Dans son roman, Ananda Devi n'évoque jamais les vicissitudes auxquelles le père est confronté. À l'inverse de la majorité de ses semblables, le père est très à l'aise dans son nouveau rôle. La particularité de ce cas réside dans le fait que la passion de l'homme est de cuisiner. D'ailleurs, il est l'auteur de nombreux livres de cuisine, ce qui lui assure des revenus confortables qui complètent son salaire en tant qu'architecte. Généralement, dans ce type de situation, l'homme peut souvent compter sur l'aide de sa mère, de ses sœurs ou d'amies. Or, dans le cas exposé par l'écrivaine mauricienne, le père ne bénéficie d'aucune aide extérieure. Nous assistons donc à un huis clos, ce qui renforce l'atmosphère morbide et étouffant qui règne dans la maison du père.

La quatrième fonction du père, de loin la plus délicate, est celle qui se rapporte à palier l'absence de la mère par rapport à des questions spécifiquement féminines. Dans une étude sur les pères célibataires, Mendes écrit : « The concerns expressed by the fathers were primarily related to their daughters' sexuality » (1976 : 443). Ici, l'anxiété provient de l'absence de référence féminine qui se révélerait inestimable en tant que modèle à suivre. Donc, une des sources de stress pour les pères est la question des règles. Dans *Manger l'autre*, cette question n'est jamais abordée, mais le sujet de la sexualité de la fille y tient une place importante avec l'arrivée de René. Cette intrusion survient quand la fille se retrouve coincée dans un passage de porte et qu'il faut faire appel à un charpentier pour libérer la prisonnière. Cette scène de libération physique déborde de connotations sexuelles :

Son corps contre le mien tandis qu'il œuvre avec la minutie patiente d'une fourmi soldat. Mais au bout d'un instant, dans cette proximité extrême, se

presse aussi contre moi un sexe durci. Et sa bouche chaude me murmure, pour que je sois seul à l'entendre : je suis vraiment désolé [...] je souris à cet homme aux doigts habiles, et je m'imagine ces doigts, et ce sexe à l'intérieur de moi.
(Devi, 2018 : 126)

Le père assiste malgré lui à l'éveil sexuel de sa fille, « mais il sait qu'il ne peut rien dire » (2018 : 127). Le moment tant redouté est d'autant plus pénible qu'il assiste à la scène. Ici, l'humiliation liée à l'obésité morbide côtoie une sexualité qu'il aurait souhaitée secrète. Cela dit, le comportement du père est en accord avec ce que montrent les études sur le sujet : « The fathers who were aware of their daughters' sexual exploration reported that they accepted these explorations as normal » (Mendes, 1976 : 443).

La fille n'a que seize ans quand le père accède au désir de cette dernière de fréquenter René, bien plus âgé qu'elle. Il le fait car il est conscient qu'elle n'aura pas d'autres opportunités dans ce domaine. Par conséquent, sa coopération est inestimable : il aide sa fille à se doucher, il prépare des marmites de nourriture et il quitte la maison à l'arrivée de René. Très certainement, quelques féministes y verront une affaire d'hommes où la femme n'est qu'un objet de jouissance. Or, ici, la valeur d'usage de la femme est surtout au profit de cette dernière bien que nous puissions avoir l'impression d'assister à un passage symbolique de la femme du père à l'amant : « Quelque chose se passe entre eux. Un secret d'homme dont je suis exclue » (Devi, 2018 : 134). Or, à la clé demeure la venue à la jouissance féminine.

L'échec du père

Dans la conclusion de son étude sur d'Ananda Devi, Anna Szkonter-Bochniak écrit : « [...] l'auteure mauricienne construit ses protagonistes en suivant fréquemment le même schéma » (2018 : 308). Bien que le personnage du père présenté dans *Manger l'autre* soit à mille lieux de celles qui existent dans d'autres romans tels que *Le Sari vert* ou *Soupir*, celui-ci est toujours coupable de quelque chose quand il n'est pas un monstre. Quant à la femme, elle ne peut qu'être une victime. Ainsi se compose l'univers littéraire d'Ananda Devi qui avec le temps arrive quand même à faire quelques concessions. La violence si crue des cycles indo-mauricien et créole mauricien se fait désormais plus subtile, voire complexe. Or, l'obsession de la cause féministe demeure à la base de la production littéraire de l'écrivaine mauricienne et son incursion dans le domaine de l'hyperphagie boulimique en est une illustration. Ici, le père, malgré toute sa bienveillance, reste le responsable par excellence du « gavage organisé » (Devi, 2018 : 47) qu'il

met en œuvre même si c'est pour faire plaisir à sa fille. Ce système inauguré par la mère avec l'utilisation interdite par les médecins de lait et de céréales à la place du lait maternel est poussé à son paroxysme par le père. En effet, les menus proposés par ce dernier se lisent comme une ode à la surconsommation calorique. Or, un tel régime alimentaire ne peut qu'aller à l'encontre des intérêts de l'enfant : « L'activité de nourrissage entraîne une responsabilité fondamentale pour nourrir bien, équilibré et sainement ses enfants dans la mesure où l'enjeu réel n'est pas seulement la santé actuelle mais aussi la santé future » (Rochedy, 2017 : 107).

Dans *Manger l'autre*, la préparation des repas est une affaire de transgression et jamais de transmission et de partage. Ce phénomène existe parce que le père refuse de voir la réalité en face. Cette constatation est confirmée par la fille qui déclare : « Nous sommes résolument en phase : nous refusons, l'un comme l'autre, de voir la réalité. Nous vivons dans une bulle gémellaire [...] » (Devi, 2018 : 83). Ici, la notion de gémellité se trouve à la base du dysfonctionnement parental. Selon Meurant, la venue au monde de jumeaux « s'apparente à une rupture de l'ordre naturel parce qu'il trouble les rapports du Même et de l'Autre, sa venue angoisse autant qu'elle émerveille [...] » (1999 : 269). En effet, la décision du père d'expliquer la surcharge pondérale de sa fille par l'existence d'une jumelle imaginaire a de quoi nous remplir d'effroi. Face au délire de son époux, la mère décide d'abandonner son rôle de parent car la charge est au-dessus de ses forces. Rien de tel chez le père qui s'enferme dans un imaginaire fantasmé pour mieux gérer ce refus de la réalité. À partir de là, tous les excès seront justifiés.

La surabondance de nourriture est à la mesure de l'amour que le père nourrit pour sa progéniture. Cependant, ce comportement n'a pas l'effet escompté : « La quantité d'aliments consommée peut tout aussi aider une personne à se sentir bien que mal dans sa peau » (Polivy & Herman, 2005 : 551). Il est à noter que l'enfant est parfaitement consciente de la finalité de ces excès, mais elle a besoin de ce « Père : mon adorateur, mon bourreau » (Devi, 2018 : 18). Dans ce contexte, il n'est plus question de traitement médical qui viendrait casser ce huis clos temporaire mais si précieux pour les deux parties concernées. Des fois, des failles dans le fantasme de la gémellité apparaissent comme à la suite de la visite de la mère : « Papa, c'est bon, la supercherie est finie » (2018 : 110). Alors, le père s'effondre car la réalité est trop dure à affronter. La seule fois où le père supporte une brèche dans la gémellité, c'est quand il est partiellement et temporairement remplacé par René. Alors, le fardeau devient supportable.

Robert Castel dans son essai intitulé *Les métamorphoses de la question sociale*, nous présente deux idéaux-types de l'individu dans le cadre de la société contemporaine. Ainsi, il existerait une bipolarisation entre « le rien » et « l'excès ». Un parallèle peut être, ici, fait avec les personnages des pères dans l'univers littéraire d'Ananda Devi. D'un côté, nous avons des pères qui ne font rien pour le bonheur de leur fille et, de l'autre, nous avons le cas du père présent dans

Manger l'autre. Ce dernier se situe dans l'excès non seulement par rapport à son amour paternel, mais aussi de par ses pratiques alimentaires. Dans l'ensemble, il ne s'agit que de l'aveuglement d'un père qui n'a qu'un seul souhait : le bonheur de sa fille. Or, les éléments mêmes qui composent ce bonheur éphémère ne peuvent que conduire à l'anéantissement de la personne aimée.

Bibliographie

- Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*. Paris, Fayard.
- Castelain-Meunier, C. (2001, mai). La nouvelle présence du père. *Revue des deux mondes*, 28–34. Consulté le 9 juin 2021, sur <https://www.jstor.org/stable/44189187>
- Despert, J. L. (1953). *Children of Divorce*. New York, Doubleday.
- Devi, A. (1997). *L'Arbre fouet*. Paris, L'Harmattan.
- Devi, A. (2002). *Soupir*. Paris, Gallimard.
- Devi, A. (2009). *Le Sari vert*. Paris, Gallimard.
- Devi, A. (2018). *Manger l'autre* (édition numérique). Paris, Grasset.
- Mendes, H. A. (1976). Single Fathers. *The Family Coordinator*, 25(4), 439–444.
- Meurant, A. (1999, avril-juin). Les jumeaux mythiques de Pérouse. *Latomus*, 58(2), 269–275.
- Polivy, J., & Herman, P. C. (2005). La santé mentale et les comportements alimentaires : Une relation bidirectionnelle. *Revue canadienne de santé publique*, 96(3), 549–553.
- Rochedy, A. (2017). Le regard du sociologue : Les excès alimentaires, une histoire sans fin. *Correspondances en métabolismes, hormones, diabète et nutrition*, 5-6, 106–109.
- Szkonter-Bochniak, A. (2018). *L'analyse des personnages principaux dans les romans d'Ananda Devi à la lumière modèle théorique de l'effet-personnage de Vincent Jouve*. [Thèse de doctorat]. Université de Silésie à Katowice. Consulté le 7 juin 2021, sur <https://core.ac.uk/download/pdf/197752423.pdf>

Notice bio-bibliographique

Bruno Cunniah est Associate Professor au sein du Département d'Études françaises à l'Université de Maurice. Ses recherches, bien que focalisées sur les îles du sud-ouest de l'océan Indien, abordent la littérature d'une perspective comparatiste, historique ainsi que sociologique. Fondamentalement pluridisciplinaire, son travail s'inscrit dans le cadre d'un esprit d'ouverture à la diversité des genres, des cultures et des époques au sein de l'Indiaocéanie.

bcunniah@uom.ac.mu